

seule fois, pendant un week-end. En outre, il était essentiel pour le succès du projet de bien connaître les méthodes de pêche, la manière dont elles sont utilisées habituellement et les petites modifications qui devaient leur être apportées pour répondre aux objectifs scientifiques du projet. Andrew Smith avait acquis cette connaissance de la culture de l'île et des méthodes de pêche à l'occasion de son travail sur la pêche traditionnelle; le fait qu'il soit marié à une habitante de Woleai a sans doute également contribué à l'aide que nous avons reçue.

La rémunération des pêcheurs, la location des bateaux nécessaires et l'acquisition du carburant pour le moteur hors bord ont permis d'intéresser les pêcheurs de manière continue. Ceux-ci ont été payés après chacune des quatre expériences. Il a fallu auparavant consacrer beaucoup de temps et d'effort à veiller à ce que le paiement se fasse en espèces plutôt qu'à l'aide des

habituels chèques du gouvernement dont le règlement prend des mois.

À l'issue du projet, lorsque le rapport a été réalisé, des exemplaires en ont été envoyés au conseil des chefs et à l'atoll de Woleai. Lors de ses séjours sur l'atoll par la suite, Andrew Smith a continué de répondre aux questions posées par les chefs et par les pêcheurs sur la gestion halieutique.

#### Bibliographie

Smith, A. et P. Dalzell. 1993. *Fisheries Resources and Management Investigations in Woleai Atoll, Yap State, Federated States of Micronesia. Inshore Fisheries Research Project, Technical Document*

## Pêche traditionnelle sur un atoll polynésien

par Michael D. Lieber\*

### Résumé

*Les travaux de recherche effectués in situ sur l'organisation des activités de pêche traditionnelles à Kapingamarangi, un atoll peuplé de Polynésiens, indiquent que l'équilibre homéostatique réalisé dans cet écosystème marin résulte d'un contingentement ordonné des activités de pêche. En effet, même une technologie primaire qui ne fait appel qu'à des ressources locales peut produire des engins et des techniques capables d'anihiler des espèces entières de poissons; c'est en fait l'ordonnement des méthodes de pêche qui écarte la menace d'extinction. Or, l'exploitation rationnelle des ressources est le fait des institutions humaines qui ont la charge de cet ordonnancement. Celles-ci ont pour vocation de réagir aux conditions du milieu telles que la population locale les perçoit. Que l'une ou l'autre variable de cette équation vienne à changer, et le contingentement des activités de pêche est bouleversé, faisant basculer l'équilibre homéostatique dans le chaos écologique (et social). Le concept de technologie durable est vide de sens s'il ne porte que sur le matériel mis en oeuvre. Il doit être assorti d'un ordonnancement de la mise en oeuvre, d'institutions chargées de cet ordonnancement et d'une trame culturelle qui modèle la façon dont la population appréhende la réalité et qui forge les institutions.*

L'atoll est l'un des habitats humains les plus réduits qui soient. Sur les atolls du Pacifique, il pousse à peine entre 50 et 100 plantes, dont moins d'une douzaine sont comestibles. Le cocotier et le pandanus sont presque omniprésents; l'arrowroot et les plantes grimpanes comestibles sont aussi forts répandus. L'arbre à pain et le taro ne poussent que sur les îlots – bandes de terre émergeant du platier récifal à l'intérieur du lagon – dont la superficie est suffisante pour abriter une lentille d'eau, puisque la seule source d'eau douce est la pluie. Le seul mammifère endémique est le rat. La population doit subsister sur ces maigres ressources.

Lorsque des cataclysmes tels que typhons, marées rouges ou sécheresses frappent l'atoll, il n'y a guère

d'autre moyen de subsistance sur lequel la population peut se rabattre, à moins qu'il n'y ait à proximité d'autres îles où trouver refuge. La majorité des atolls du Pacifique appartiennent depuis des temps immémoriaux à des archipels qui entretiennent des rapports à l'échelle de la région, pour le plus grand bonheur de leurs habitants. Les Polynésiens de l'atoll Kapingamarangi en Micronésie n'ont pas cette chance. Cet atoll minuscule, dont la superficie terrestre est inférieure à 1,3 km<sup>2</sup>, était une des îles les plus isolées d'Océanie jusqu'à ce qu'elle soit découverte par les puissances coloniales en 1877. Les Kapinga ont survécu dans l'isolement et par leurs propres moyens pendant la plus grande partie de leur histoire vieille de 800 ans.

\*University of Illinois de Chicago, Anthropology m/c027, 1007 W; Harrison St., Chicago, IL 60607-7439. Télécopieur : (312) 413-3573; messagerie électronique : U28550@uicvm.uic.edu.

La terre fournit le taro, l'arbre à pain (pour la nourriture, les coques de pirogue, le cordage et les vêtements), le cocotier (nourriture, boisson, bols, combustible, petits hameçons, paniers, chaume et piliers), le pandanus (nourriture, chaume, nattes, voiles de pirogue), l'hibiscus (cordage, pagnes) et quelques essences de feuillus pour la construction. Le lagon et la haute mer fournissent des coquillages dont on façonne des hameçons, des couteaux, des herminettes, des racloirs, des forets et des abrasifs, ainsi que les produits de la mer qui sont l'unique source de protéines. Ces ressources étaient tout ce que l'atoll offrait avant l'arrivée des Européens, mais elles étaient suffisantes parce que les Kapinga savaient comment les exploiter pour ne manquer de rien.

Dans le cadre des travaux de recherche sur la pêche traditionnelle, ma tâche consistait à découvrir comment les Kapinga structuraient leur savoir (connaissance des poissons et de leurs habitudes, du récif, du lagon, de la haute mer, du mouvement des marées, des vents et des esprits omniprésents qui peuplent l'univers du pêcheur) et comment ils appliquaient ce savoir aux techniques de pêche. Je cherchais à comprendre l'organisation indigène d'un écosystème humain, vue de l'intérieur.

Les 85 méthodes de pêche traditionnelles des Kapinga étaient essentiellement des variantes de sept techniques : pêche au filet, pêche à la canne, pêche à la ligne à main (palangrotte) depuis une pirogue, piégeage, pêcheries fixes, ramassage sur le récif et pêche de bénitiers en plongée. La pêche au filet, qui se pratique principalement en groupes d'hommes appartenant à une case commune sous la direction d'un chef de file, était la principale méthode utilisée pour assurer la subsistance de la population. Les groupes de pêche au filet n'avaient pas pour seule fonction de procurer de la nourriture à la collectivité; ils constituaient également le milieu dans lequel les jeunes garçons apprenaient l'art de la pêche et mettaient leur habileté à l'épreuve et où leurs aînés leur enseignaient le sens du travail en équipe, de la discipline, l'esprit d'apropos, en un mot, ce qui marque leur entrée dans le monde des adultes. La pêche à la ligne était investie du plus grand prestige, mais le grand prêtre, qui possédait tous les arbres à pain et qui devait pratiquer le rituel approprié avant que la fabrication d'une pirogue puisse commencer, ne permettait qu'à une minorité des hommes adultes de posséder une pirogue. Toutes les autres techniques étaient bien moins prestigieuses (à l'exception de la pêche des bonites à la canne) et n'étaient pratiquées que saisonnièrement.

Deux grandes variables liées à l'environnement déterminaient en fin de compte quelle technique un pêcheur utiliserait un jour donné : les vents (et le mouvement des marées associé) et l'activité des puissants esprits qui habitaient la haute mer et le lagon.

Pendant la saison venteuse, qui s'étend d'octobre à mai, de forts alizés de nord-est rendent le lagon et la plus grande partie de la haute mer trop houleux pour les pirogues à simple balancier des Kapinga; il ne restait que quelques coins sous le vent où l'eau était assez calme pour pêcher à la ligne.

Les variétés de poissons que le pêcheur pouvait prendre à ces endroits étaient limitées par l'appât qu'il trouvait. S'il n'y avait que des bernard-hermite, il pouvait pêcher le baliste et certaines variétés de perche de mer qui mordent au crabe. Lorsqu'il avait pris quelques poissons, il pouvait les découper pour en faire de l'appât et se rendre en eaux plus profondes pour pêcher la carangue, mais seulement si les courants n'étaient pas trop forts. Les alizés augmentaient également l'amplitude des marées (marées hautes de 1,20 m à 1,50 m pendant le jour et une seule marée basse le soir ou pendant la nuit). La pêche au filet s'en trouvait limitée aux méthodes qui pouvaient se pratiquer sur le platier récifal le jour et dans les chenaux qui séparent les îlots le soir. La pêche au filet en groupe consistait à faire encercler une zone par 15 à 40 hommes qui rabattent le poisson vers un ou plusieurs filets fixes. Les pêcheurs choisissent la méthode "en force" ou "en finesse" selon le poisson et la zone. Ainsi, lorsque la marée haute sur le platier récifal atteint 1,20 mètre, les pêcheurs se disposaient en éventail sur quelque 800 mètres d'une senne dont chaque extrémité était reliée à de grands filets en fibre de coco, puis rabattaient doucement le poisson vers les filets en agitant délicatement l'eau devant eux avec des perches. Avec cette méthode, les pêcheurs prennent seulement les gros poissons, car les plus petits se cachent dans les pâtés coralliens et la pierraille lorsque les pêcheurs passent.

Lorsque les poissons sont entrés dans la senne, les extrémités des filets en fibre de coco sont rabattus derrière eux pour les empêcher de s'échapper. Ensuite, l'étau est resserré pour pousser le poisson au fond de la senne qui est refermée par filins de serrage. Une variante de cette méthode est dite pêche aux feuilles de cocotier, parce qu'au lieu d'agiter l'eau avec des perches, les pêcheurs encerclent la zone avec de longues cordes reliées bout à bout, auxquelles des feuilles de cocotier sont attachées tous les 1,5 mètres à peu près. Comme tous les poissons fuient devant les feuilles, cette méthode vide le récif de poissons; c'est une des principales méthodes de pêche pendant la saison des vents.

Il faut du temps pour mettre en oeuvre la méthode "forte", car il faut soigneusement poster les pêcheurs et positionner les filets dormants. Le rabattage se fait dans le chenal qui sépare les îlots et consiste à troubler l'eau, ce qui affole les poissons et ne leur laisse pas le temps de s'échapper. Un bon exemple de cette méthode est la pêche des petits poissons récifaux qui se

nourrissent dans le chenal à marée basse le soir. Un groupe d'hommes encercle les poissons à l'intérieur du lagon, autour de la zone sablonneuse en forme d'éventail créée par l'eau qui entre dans le lagon depuis l'océan. Ils frappent l'eau avec des pagaies et poussent le poisson vers le cordon sablonneux de l'un des îlots, sur lequel un autre groupe d'hommes (disposés en arc de cercle dans le chenal jusqu'au cordon sablonneux opposé) frappent l'eau pour faire traverser le chenal aux poissons. A l'intérieur de l'arc ainsi formé, l'eau est profonde et le courant rapide. Les poissons n'y vont pas par crainte des prédateurs; les hommes forment donc une haie qui oblige les poissons à se diriger vers la plage opposée, où les attend un piège muni de deux filets. Lorsque les poissons sont passés, les pêcheurs les suivent en frappant l'eau pour les empêcher de faire demi-tour et les poussent vers le piège.

De mai à septembre, pendant la saison calme, le lagon, le récif et la haute mer sont accessibles à toutes les techniques connues, et un pêcheur participe souvent à deux ou trois sorties de pêche différentes dans la même journée. Ainsi, à la nouvelle lune, un jeune homme peut être recruté pour pagayer à bord d'une pirogue qui sort au-delà du récif la nuit, pendant que ses aînés pêchent le poisson volant au flambeau. Il devra probablement prendre le relais, tenant la torche d'une main et l'épuisette de l'autre. S'ils prennent beaucoup de poisson, les hommes peuvent essayer de pêcher les coureurs arc-en-ciel; le jeune homme sera donc occupé à découper et à mâcher des poissons volants pour appâter les hameçons sur les lignes de 15 mètres. Si l'essai est concluant, les hommes restent à cet endroit jusqu'à ce que la pirogue soit remplie. Ils rejoindront la plage juste à temps pour que le jeune homme soit recruté par un autre groupe d'hommes qui préparent des filets en fibre de coco qu'ils tendront dans le chenal entre les îlots pour empêcher les rougets et les picots de retourner du récif vers le lagon.



Lorsque le groupe aura pris les poissons dans le dispositif installé sur l'un des cordons sablonneux, le jeune homme aura peut-être l'occasion de s'éclipser pour prendre un peu de repos, à moins que par malchance il ne soit repéré par un autre groupe qui se rend sur le platier récifal pour pêcher au filet des bancs de picots en bloquant le passage vers la grande passe du récif (où ils se rendent pour frayer). Même si le jeune homme réussit à éviter ce groupe, il aura du travail vers le milieu de l'après-midi, lorsqu'une marée haute de 35 à 45 cm crée la situation idéale sur le récif pour pêcher au filet sur les tas de pierres. Les pêcheurs encerclent de grands tas de pierres dispersés sur toute l'étendue du platier récifal et frappent l'eau avec des perches ou des pagaies pour pousser les perroquets, les carangues et d'autres poissons récifaux à se réfugier dans ces tas. Les pêcheurs entourent ensuite le tas avec un filet en fibre de coco tressée, pendant qu'un ou deux hommes, installés à l'intérieur du filet, démontent le tas et le remontent à côté sur un autre filet placé sur le fond, à côté de ce premier tas de pierres. Les poissons fuient s'abriter dans le second tas ainsi formé, et lorsque le premier a disparu, les extrémités du filet sont soulevées, les pierres qui se trouvent à l'intérieur sont jetées, et les poissons qui se trouvent pris sont hissés dans une pirogue. Les pêcheurs pêchent sur trois ou quatre de ces tas de pierres pendant l'après-midi, à moins que quelqu'un n'aperçoive un banc de coureurs arc-en-ciel au-delà du récif.

Alors, le groupe d'hommes abandonne les tas de pierre et se rassemble dans la case commune pour organiser l'encercllement des coureurs arc-en-ciel. Il arrive que 40 hommes encerclent les poissons en eaux profondes au large du récif au moyen de filets en fibre de coco reliés bout à bout, les dirigeant lentement vers un endroit où le récif est suffisamment immergé pour que les poissons puissent le traverser; ils se retrouvent sur le platier récifal, où les hommes peuvent refermer le filet autour d'eux. Toute cette opération est dirigée depuis le récif par le chef de la case qui donne des signaux avec les mains. Si les coureurs arc-en-ciel prennent peur, ils bondissent hors de l'eau à grande vitesse, et leur bec peut blesser ou tuer un pêcheur.

Les jeunes gens ont rarement l'occasion de dormir pendant environ trois jours, après quoi le mouvement des marées change, deux marées hautes alternant avec deux marées basses plus tard au cours de la journée; comme le flux et le reflux sont différents, d'autres méthodes de pêche au filet peuvent être utilisées. Tout cela peut changer soudainement et radicalement avec l'arrivée de thons jaunes. Dès que ce poisson est repéré, seules les pirogues utilisées par les pêcheurs de thons sont autorisées à prendre la mer; or le nombre d'équipages est limité par le nombre d'anciens qui connaissent les chants qui ont la vertu d'apaiser les dieux des eaux profondes et qui savent les utiliser.

Si le jeune homme n'a pas été recruté par une équipe de pêcheurs de thons, il n'utilisera que des méthodes de pêche au filet ou à la canne qui peuvent se pratiquer sans pirogue, tel que marcher sur le récif à marée basse, retourner les pierres et prendre les poissons qui s'y cachent dans une épuisette; aider à encercler un massif corallien sur une plage du lagon ou aller plus loin sur le platier récifal en groupe, afin d'encercler des poissons qui se nourrissent dans une bêche et les chasser dans un filet dormant. Le lagon et la haute mer sont réservés aux équipes qui pêchent l'appât et le thon.

La saison du thon est vitale pour la collectivité, car la chair des thons qui sont pris pendant ces quatre à six semaines est séchée et aidera la population à surmonter la pénurie relative de la saison des vents, que les Kapinga appellent "la saison maigre". La saison du thon est également parsemée d'écueils pour les pêcheurs et la collectivité; les pêcheurs doivent craindre les six dieux de la haute mer, tout en prenant garde que d'autres dieux, qui dorment dans la case du culte la nuit et quittent l'atoll le matin pour revenir y dormir tôt le soir, ne décident soudain de changer leurs habitudes et de rentrer tôt dans la journée.

Alors que les dieux de la haute mer peuvent être apaisés si l'équipage des pirogues les traite avec déférence en entonnant des chants rituels et en parlant en prudentes métaphores, les autres dieux sont imprévisibles, fantasques et cruels. Ils refusent de se laisser voir et changent donc d'aspect en prenant l'apparence de raies, de baleines ou de requins lorsqu'ils s'en retournent à l'improviste. Il incombe aux pêcheurs les plus chevronnés de décider si un requin est véritablement un requin ou s'il s'agit d'un dieu déguisé, et d'être prêt à exécuter le rituel approprié. C'est pour cette raison que les équipes thonières doivent être accompagnées d'anciens. Si le requin est en fait un esprit, l'équipage doit faire signe aux autres pirogues de retourner à terre, avertir le grand prêtre et attendre qu'il détermine au moyen des rituels s'ils peuvent reprendre la mer sans danger. Cela peut prendre plusieurs jours. Jadis, ces périls étaient quotidiens, mais ils s'intensifiaient pendant la saison du thon, parce que tant de pirogues étaient continuellement en haute mer, et un jour perdu pour la pêche des thons signifiait la faim pendant la saison des vents. Les pirogues thonières ont un nom et sont gardées dans un enclos spécial sur la plage pendant la saison du thon. Les membres de l'équipage s'abstiennent de relations sexuelles et d'activités frivoles et les équipages s'entraident en mer.

La pêche commence par l'appâtage; des morceaux d'appâts mâchés et hachés sont enveloppés dans des feuilles d'arbres à pain, lestés au moyen d'une pierre et entourés de ligne; les pêcheurs laissent ensuite descendre ce paquet jusqu'à 90 à 110 mètres, puis

l'ouvrent en donnant un coup sec sur la ligne afin qu'elle se déroule, permettant à la pierre de tomber et à la boette de se répandre. Après avoir immergé plusieurs paquets, les pêcheurs appâtent les hameçons et pêchent à une profondeur uniforme, commençant habituellement à 90 mètres pour descendre au besoin plus en profondeur. Les premiers jours de la pêche, les pirogues forment une ligne et prennent les thons qui la suivent. Cette méthode habitue les thons à trouver de la nourriture à un même endroit. Lorsqu'ils y reviennent, les pirogues forment un cercle avant de lancer l'appât, afin d'amener les thons à nager en cercle, ce qui permet d'en prendre davantage. Les pêcheurs répètent cette opération tous les jours, jusqu'à ce que les prises diminuent. A ce moment, le grand prêtre déclare que la saison est terminée, et d'autres pêcheurs à la ligne sont autorisés à prendre les pirogues pour pêcher les thons pendant quelques jours, mais chaque pirogue n'a le droit de prendre que deux thons.

Le meilleur appât pour les thons et d'autres poissons de haute mer était une sorte de sardine qui était prise dans des filets fixes installés entre les îlots, à l'entrée des chenaux donnant sur la mer. Les claies étaient disposées en V, avec de longs côtés; les bras du V étaient ouverts sur le lagon et se touchaient presque du côté de l'océan. Les sardines étaient prises à la marée montante, lorsqu'elles nageaient du lagon vers le récif. Il suffisait de placer un filet sur la petite ouverture du côté mer de la bordigue et de se servir d'épuisettes pour ramasser les sardines prises au piège. Ces engins fixes étaient mis bout à bout afin de former un zig-zag, et un autre piège plus petit, en forme de losange, était construit à l'extrémité de cette bordigue, ouverte sur le lagon afin de prendre les sardines lorsqu'elles retournaient dans le lagon à marée basse. Les Kapinga utilisaient également des engins fixes pour prendre des rougets sur le platier récifal et deux autres sortes d'engins fixes sur le tombant externe, pendant la saison calme.

Les pièges sont la méthode du moindre effort pour prendre beaucoup de poissons, et les Kapinga en utilisent plusieurs sortes. L'un de ceux-ci consiste en un caisson rectangulaire comportant une ouverture et une trappe; l'intérieur est appâté avec du bernard-hermite ou même de la noix de coco, et le piège est tout simplement placé dans 50 cm à 1 mètre d'eau à proximité de la plage du lagon et couvert de pierres; seule l'ouverture du piège est laissée à découvert et l'ensemble ressemble à un petit pâté corallien. Les poissons entrent dans l'ouverture pour trouver l'appât et sont piégés.

D'autres poissons essaient d'attraper les poissons qui se sont déjà fait prendre et après deux ou trois jours, le pêcheur relève un piège rempli de petits poissons récifaux, le vide, l'appâte de nouveau et le replace,

puis revient trois jours plus tard (ou jusqu'à ce que le temps devienne mauvais, que le lagon soit vaseux et que le poisson n'entre plus dans le piège). Un autre piège, identique au précédent mais quatre fois plus grand, est appâté au moyen d'étoiles de mer et placé parmi les rochers de la passe principale qui traverse le récif. Ce piège, appelé piège puant à cause de l'appât, sert à prendre de grands poissons tels que des mérours, de grands vivaneaux et des carangues. Les Kapinga utilisent un petit piège plat qu'ils placent à proximité des courants dans les chenaux entre les îlots pour prendre des anguilles des récifs et un autre piège ovale pour prendre des murènes.

Le piège à murènes est placé sur le tombant externe du récif, dans les rochers où les murènes ont leur repaire; il est appâté avec du crabe ou du poulpe, lesté avec des coquilles de bénitiers et laissé sur place pendant deux ou trois jours. Le pêcheur attache une coquille d'ormier sur le dessus du piège afin de pouvoir le repérer depuis la surface. Traditionnellement, les seuls hommes qui pouvaient utiliser le piège à anguilles étaient ceux qui connaissaient le rituel, qui était un secret bien gardé. La murène était et demeure le mets essentiel des festins.

Le piégeage et la pêche à la ligne dans le lagon peuvent être combinés, notamment pour pêcher la perche de mer. Les pêcheurs prennent rarement une grande quantité de perches de mer à la fois, et les quelques rares pêcheurs qui y parviennent ont la chance de connaître un endroit secret au-dessus ou à proximité d'un massif corallien en eaux profondes, où ces poissons se rassemblent. Le pêcheur essaiera son lieu de pêche au moyen d'un piège appâté, lesté de pierres, qu'il laissera descendre à la bonne profondeur. Une ligne munie d'un petit bâton qui sert de flotteur pour localiser le piège est mouillée, et le pêcheur s'éloigne pour ne pas dévoiler aux autres ce qu'il est en train de faire. Entre temps, tout pêcheur qui se trouverait à proximité l'épiera attentivement pour essayer de situer son lieu de pêche. Ce petit jeu est difficile à jouer. Lorsque le pêcheur pense que personne ne l'observe, il retourne à son lieu de pêche et vérifie son piège. S'il y a suffisamment de perches de mer à l'intérieur, il appâte l'hameçon d'une palanquette et pêche; il y retourne chaque jour pendant cinq jours, tant que les prises augmentent, jusqu'à ce que le poisson s'épuise. Il peut agir ainsi une fois par saison pour chaque endroit.

Le ramassage sur le récif et la pêche de bénitiers en plongée sont des activités de la saison calme. Les femmes s'occupent du gros du ramassage sur le récif, où elles cherchent principalement des oursins. C'est l'occasion pour elles de s'éloigner de la maison et de retrouver leurs amies, ainsi que de fournir de la nourriture et des épines (dont les hommes se servent pour polir le bois). La pêche des bénitiers en plongée

est une méthode de réserve que les pêcheurs utilisent quand rien d'autre n'est productif ou lorsque la population a envie de chair de bénitier. Le plongeur utilise un couteau pour trancher le muscle qui referme les coquilles, retire la chair et emporte la coquille du bénitier, que les pêcheurs utilisent pour fabriquer des lames d'herminette et des hameçons.

Le vent et le mouvement des marées déterminent quelles espèces de poissons sont disponibles un jour donné, mais ce sont les esprits qui décident si le pêcheur y a accès. Les esprits gardent jalousement leur territoire et leurs privilèges, et punissent même les manquements les moins intentionnels en éloignant le poisson, en tuant le pêcheur ou en provoquant des sécheresses ou des vents forts. La pêche était toujours dangereuse, mais les esprits la rendaient franchement périlleuse. Une erreur commise sur l'eau pouvait signifier la famine pour toute la population de l'île. Les pêcheurs venaient à bout de ces dangers en chantant des chants rituels et en parlant en métaphores pour passer inaperçus. Ils ne pouvaient compter que sur les hommes plus âgés et aguerris pour évaluer le danger de la situation et traiter avec les esprits marins. Seul le grand prêtre pouvait communiquer directement avec les esprits pour discerner leurs souhaits.

C'est pour cette raison que le grand prêtre réglementait la propriété des pirogues et accordait la préférence aux hommes qui recevaient une formation de prêtre pour l'attribution de nouvelles pirogues. C'est pour cette raison aussi que l'accès au récif et à certaines zones de la haute mer était restreint par catégories d'âge. C'est encore pour cela que le grand prêtre régissait l'accès au lagon et à la haute mer et qu'il devait être en communication constante avec les chefs des cases communes. C'est toujours pour cela que le temple et la case commune, les deux institutions autour desquelles s'articulait la collectivité, organisaient les activités de pêche traditionnelle. Le vent et les mouvements des marées s'alliaient à l'activité des esprits pour changer sans cesse la physionomie du lagon et de la haute mer, des récifs et des plages, des massifs coralliens et des chenaux et transformer les lieux de pêche. Ces mutations constantes de l'écosystème obligeaient les pêcheurs à reporter sans cesse leur attention d'une espèce de poisson à une autre.

Au cours d'une année, l'activité de pêche était répartie également sur plus de 200 variétés indigènes de poissons, sans qu'aucune ne soit exploitée jusqu'à épuisement de la ressource. En d'autres termes, l'activité de pêche traditionnelle est un système autorégulé, bien que la conservation de la ressource n'ait jamais été l'objectif des pêcheurs. En fait, les pêcheurs Kapinga étaient et sont toujours des maximalistes qui prennent tout le poisson disponible lors d'une sortie, et qui ne sont limités que par le nombre qu'ils peuvent ramener à terre.

Si j'ai donné l'impression que les pêcheurs Kapinga ne disposaient pas, dans leur panoplie traditionnelle, d'une technologie qui leur aurait permis d'épuiser les stocks de poisson, je dois préciser que ce n'est que partiellement vrai. Ils disposent d'au moins une méthode, que j'ai mentionnée plus haut, qui peut épuiser le stock reproducteur d'une espèce de perches.

Pendant les trois jours suivants, les picots à tête de lapin font de même, puis une autre variété de picots fait sa migration sur le récif les trois jours suivants. Si les pêcheurs bloquent l'itinéraire de ces poissons avec un filet, ils les prennent tous. La pratique assidue de cette méthode, chaque journée de la période de neuf jours, tout au long de la saison calme, pourrait provoquer la disparition de l'espèce en deux ou trois ans. La raison pour laquelle cela ne s'est pas produit n'a rien à voir avec la technologie proprement dite, mais avec les contraintes qui sont imposées à l'utilisation de cette technologie.

Une journée de fortes pluies a empêché l'utilisation de cette méthode, parce que la voile imprégnée d'eau était trop lourde pour être manœuvrée, ce qui éliminait la possibilité de pêcher et de ramener le poisson. La découverte, en début de saison, de coureurs arc-en-ciel mettait fin à cette pêche, car les hommes allaient pêcher cette nouvelle proie. En raison des autres activités possibles (par exemple la pêche à la ligne et d'autres sorties de pêche au filet), il était rare qu'une case puisse rassembler le nombre d'hommes et de pirogues nécessaire pour plus d'une ou deux journées sur trois. Au cours de la saison du thon, cette méthode n'était pas utilisée du tout. Comme la saison du thon se situe en plein milieu de la saison calme, les picots pouvaient se rendre à la passe sans être inquiétés pendant au moins deux mois lunaires.

Or, ce sont précisément ces trois espèces de poissons qui étaient menacées d'extinction en 1980, non pas à cause de la pêche au filet, mais en raison de l'utilisation d'un fusil à harpon léger à l'entrée de la passe (ce qui

est ironique, car le filet est bien plus efficace qu'un seul pêcheur). Ce n'est pas son efficacité qui rend cette technique tellement dévastatrice, mais la façon dont elle est utilisée. Un seul pêcheur peut prendre de 75 à 100 poissons, et cette prise est multipliée par le nombre de pêcheurs.

Si aucune autre contrainte ne leur est imposée, ils peuvent pêcher jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de poissons. En 1982, les contraintes imposées à l'activité de pêche avaient changé radicalement. La hiérarchisation traditionnelle des contraintes (au sommet de laquelle on trouvait les vents et les esprits, suivis par un ensemble bien établi de contraintes rituelles imposées tour à tour par le grand prêtre, les chefs de cases communes et leurs adjoints, et enfin des contraintes liées au milieu telles que l'appât, le mouvement des marées, etc.) avait depuis longtemps disparu, avec la conversion au christianisme. Des modifications des rapports entre les habitants de l'atoll et les autorités coloniales, et l'organisation de l'autorité dans l'ordre social de l'atoll avaient dépouillé les cases de leur pouvoir en matière d'organisation. L'organisation des activités de pêche, jadis contrôlée par les institutions, était laissée dorénavant au bon vouloir des pêcheurs maîtres de leurs propres décisions et de la ressource. L'adoption du moteur hors bord posé sur le tangon du balancier rendait l'accès à toute partie du lagon ou de la haute mer rapide et facile, coûteuse aussi. L'activité des pêcheurs n'est plus soumise à aucune contrainte autre que l'appât, la météo et l'approvisionnement en carburant. C'est pour cette raison que les espèces sont menacées.

J'ai résumé dans cet article une argumentation bien plus élaborée et les développements qui l'accompagnent et j'ai à peine abordé l'aspect culturel de l'organisation de cet écosystème humain et de ses mutations internes. Mon livre intitulé *More than a living: fishing and social order on a Polynesian atoll*, Boulder, Colorado: Westview Press. (1994), en fait une présentation plus détaillée.